

Le pianiste de Prague

André Belleau

Volume 4, numéro 22, avril 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30133ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1962). Le pianiste de Prague. *Liberté*, 4(22), 218–224.

ANDRE BELLEAU

Le pianiste de Prague

Il existe un bonheur, inscrit au creux de l'être. On le lit, sans pouvoir l'exprimer, dans les yeux d'un ami, dans sa parole, son silence, dans un petit geste qui grandit tout à coup aux proportions d'un symbole effrayant. Sans ce bonheur, ou cette sagesse, l'art n'est qu'exercice stérile et aveuglement de l'esprit.

* * *

Nous les rédacteur sportifs sommes les derniers poètes épiques de l'espèce. Nous seuls savons encore employer le superlatif et l'hyperbole avec sincérité, sans faire semblant. Nul besoin d'intoxication préalable. Nous ne sommes pas tous des imbéciles, quoiqu'on pense. Nous connaissons le sens des mots. Nous savons ce qu'est l'enthousiasme. Nous sommes curieux de records, de performances et pour nous, l'adresse, la ruse, la force, le courage sont des vertus inestimables comme pour Homère. Qui d'autre que nous, aujourd'hui, peut traiter son sujet comme nous traitons le nôtre, c'est-à-dire avec majesté? Voyez plutôt: *«Le redoutable co-gneur s'avance. Il tient puissamment le bâton. L'ennemi, semble-t-il, ne peut maîtriser un mouvement de recul. Mais le lanceur se ressaisit. Rassemblant toutes ses forces puis se déployant tout à coup comme un arc, il décoche une balle fulgurante. Le bâton fend l'espace. On entend un claquement bref. La balle avait troué*

l'azur..." Quand je pense à tous ces marginaux de la culture qui nous méprisent, eux qui en sont réduits à l'emploi du mot "formidable", je me mets en colère...

Peu importe. A cette époque, je tenais la rubrique sportive au "*Grand Journal*", dont les bureaux étaient situés boulevard Saint-Laurent près de la rue Craig. Suivant en cela la mode américaine, on publiait ma photo en tête de rubrique. Je ne menais pas une vie très régulière, mes heures de travail n'étant guère fixes, ce qui m'obligeait à me déplacer tard le soir. A la faveur de ces circonstances, je contractai une amitié durable envers la ville dont j'aimais particulièrement l'envahissante marée nocturne. Je me sentais alors comme miraculeusement libéré avec je ne sais quel sentiment de chaude confiance. Presque chaque soir, vers les onze heures, j'allais attendre la sortie du journal chez Potitétos, un peu plus haut, boulevard Saint-Laurent. Je m'installais au comptoir, discutais de politique avec les chauffeurs de taxi, mangeais des hot dogs au chou à cinq cents pièce, et observais les joueurs de billard dans l'arrière-salle. Jusqu'ici, rien que de très plausible, n'est-ce pas? Je dois dire que j'avais à cette époque un goût solide pour la bière, goût que j'ai conservé jusqu'à ce jour, mais en le modérant sur ordonnance médicale. En ces années heureuses, il m'incitait à fréquenter assidûment les nombreuses boîtes de nuit du voisinage. Je ne ferai à personne l'injure de penser qu'il ne connaît pas Montréal. Inutile de m'attarder là-dessus. Toute ville de quelque importance à son quartier un peu réservé. La différence est que chez nous, les bons étudiants et les bons jeunes hommes en reviennent délicieusement coupables et un peu effrayés comme jadis les ermites du désert revenaient des villes proches après de furtifs séjours. Mais tout cela va de soi. Quant aux boîtes de nuit elles-mêmes, celles de Montréal ou du monde entier, on n'en peut rigoureusement rien dire. Ce n'est pas là un sujet de conversation entre gens qui connaissent la vie et qui, Dieu merci, n'en sont pas à leur première sortie! Qu'il me suffise de dire que ce qui caractérise les boîtes de nuit de Montréal, c'est qu'il ne s'y passe jamais rien. On a beau attendre secrètement quelque chose, on ne sait quoi au juste, quelque chose qui sorte de l'ordinaire, une déflagration soudaine de la moralité obligatoire ou un discours accompagné d'hymnes sur l'approche de la fin des temps, on est toujours déçu. C'est la règle... Or je suis heureux de le dire, j'y fis exception. Quelque chose m'arriva!

Un soir, un peu par désœuvrement, j'entrai dans une boîte assez sordide appelée "*le Grelot*". Je n'ai jamais su d'où ce nom un peu ridicule lui venait. Elle était située face aux locaux du journal. Comme à l'accoutumée, j'y trouvai quelques paysans à gueule épaisse venus boire une bière après le jour du marché et trois ou quatre pauvres filles seules, aux yeux soumis, mais dont la tête était la proie d'un tic impérieux et invitant. Ce soir-là, il y avait spectacle. J'entends les phrases rituelles: "*Un moment de silence, Mesdames et Messieurs... Un moment de silence! La direction du café "le Grelot" vous souhaite la bienvenue et espère que vous passerez une agréable soirée. Nous avons monté à votre intention un spectacle tout neuf! Et pour commencer voici Arthur, notre grand pianiste, qui jouera vos airs favoris...*"

Je vois s'avancer un petit homme chauve, un peu rondelet. Il fait un large sourire puis s'incline cérémonieusement comme s'il se fût trouvé devant un auditoire de concert... "*Tiens*", me dis-je, "*voilà un de ces vieux musiciens sur le retour... Obligé de faire ça pour gagner sa vie*"... Il s'assoit, avec toutes sortes de précautions, devant un vieux piano droit, haut comme une cathédrale. Puis il commence, c'était un "*blues*"...

Il y avait dans tout cela quelque chose de bizarre. Tout d'abord, il ne se tenait pas comme les pianistes de boîte de nuit. Il était penché sur le piano, les bras légèrement écartés du corps et tout le mouvement des mains et des doigts semblait lui venir des épaules. Je crois que c'est alors que le choc se produisit. Dieu sait pourtant que je me fichais de la musique, à cette époque. Un rédacteur sportif n'a pas le temps d'assister aux concerts. Bien sûr, j'avais des disques à la maison. Je me souviens que j'aimais surtout deux choses: l'orchestre de Tommy Dorsey et la "*Sérénade*" de Schubert, arrangée pour sucre et piano par je ne sais plus quel musicien de cinéma. Je professais l'éclectisme le plus effroyable. Or ce soir-là, j'étais réceptif. Il avait une façon d'appuyer sur les touches, de détacher les notes qui me semblait tout à fait différente. Je trouvais que c'était très beau. Une des prostituées lui cria: "*Hé! Arthur!... Il faudrait mettre un chandelier sur le piano pour que ça ait l'air de Mantovani*". Il sourit, puis continua. Tout ce monde crasseux l'écoutait religieusement... Une idée subite me vint. J'appelle le garçon et lui remets un bout de papier... "*Va porter ça au pianiste*"... Dessus, j'avais griffonné: "*S'il-vous-plaît, jouez la Rhapsodie no. 2 de Brahms*". J'ignore pourquoi j'avais

choisi cette oeuvre. Il reçoit le billet, l'ouvre. Il fronce les sourcils puis jette un regard circulaire dans la salle... Et il attaque...

Je l'ai dit, j'étais rédacteur sportif. Et j'étais friand des performances. La sienne m'enthousiasma. Jamais, je n'avais vu des doigts aller si vite sur un clavier. Jamais je n'avais entendu des accords plaqués avec cette force. J'étais tellement emballé que j'eus envie d'applaudir à tout rompre avant la fin du morceau. Mais quelque chose me retint, pudeur ou respect, je ne sais. Il avait l'air d'un roi et ma foi, s'il m'avait regardé juste à ce moment-là, j'aurais baissé les yeux, ce qu'un rédacteur sportif ne fait jamais. Quelque chose m'était arrivé...

* * *

Ce fut l'amitié de ma vie. Car il devint mon ami. Je le dis sans émotion. Qu'un rédacteur sportif se lie d'amitié... disons sincère et... profonde... avec l'un des plus grands musiciens de notre époque, voilà qui en scandalisera quelques-uns. Le moralisme esthétique existe et il est aussi détestable que l'autre. Qu'un des plus grands musiciens de notre époque joue dans une boîte de nuit pour gagner sa vie, voilà qui en étonnera d'autres. Mais c'était un fait. Il savait, lui, que par profession, j'étais capable de comprendre tout ce que sa virtuosité avait pu lui coûter de lent apprentissage, de travail forcené, de difficile maîtrise. A mes yeux, il faisait presque figure d'étoile sportive. Je savais le prix et l'importance de l'effort physique. Et puis nous communiquions aussi sur un autre plan. C'est difficile à exprimer, mais disons que tous deux... nous aimions la vie... et certains paysages de douceur et de misère... Plus tard, il y eut la Musique.

Mais auparavant, j'ai su qui il était... Grand prix du Conservatoire de Prague... Puis études à Paris avec Gaston Planté. Il avait joué à Vienne, Budapest et Berlin. C'était avant la guerre. Mais la guerre a tout changé.

Il échappe au massacre. Après la guerre, immigration au Canada. Il est successivement plongeur dans un restaurant, chauffeur de taxi, laveur de vitres. Les écoles de musique lui ferment leurs portes parce qu'il n'a pas de certificat de baptême et que d'ailleurs, il vient d'on ne sait où. Allez-vous embaucher quelqu'un uniquement parce qu'il s'assoit devant vous et joue divinement bien? Non, évidemment. Il faut tenir compte de certains points de vue supérieurs. C'est là une chose que tous comprendront faci-

lement. Il restait la boîte de nuit. Pourquoi pas? On hésite un peu puis on se retrouve pianiste attiré du cabaret "Le Grelot", à un salaire dérisoire. Mais la musique, elle, demeure. C'est ce qu'il me dit, un soir, en souriant... Car il était heureux...

— "La musique, vois-tu, c'est toujours la musique. C'est quelque chose de vivant. C'est un peu comme la femme qu'on aime. On ne se demande pas si elle a le gros orteil plus finement modelé que le nez. Quand je joue pour ces prostituées et ces manoeuvres une mélodie populaire, je ne me demande pas si elle se compare avantageusement ou non aux "Variations Goldberg". Ce serait stupide et dangereux. Plutôt, je pense au pouvoir miraculeux que j'ai et qu'elle a, elle aussi, la Musique, du seul fait qu'elle palpite sous mes doigts. Tu le sais bien, pour moi musique et sentiment, disons sentimentalité, sont deux ennemis irréconciliables. Mais il n'en va pas de même pour ces pauvres filles, comment les appelles-tu? Ah! oui... ces pauvres filles aux yeux soumis. A l'une, je fais penser à ses seize ans. A l'autre, j'ouvre la fenêtre juste assez grande pour qu'elle distingue un mince rayon de lumière. Il ne faut pas l'éblouir, la pauvre. Elle ne verrait rien du tout... Mais quand je suis seul, c'est à Beethoven, Mozart et Listz que je reviens. Ce n'est plus la même chose. Tu comprends?"

Oui, je commençais à comprendre. Ça a pris du temps évidemment. Je lui rendais visite à sa chambre, rue Milton. Elle avait en son beau milieu un magnifique piano à queue. Je m'asseyais près de lui. Je l'écoutais pendant des soirées entières. Nous commençâmes par ce qu'il y a de plus facile et difficile à la fois: Mozart. Tous les cahiers de sonates y passèrent. Moi, rédacteur sportif, je me mettais à comprendre quelque chose. Je commençais à aimer. Puis vint Beethoven. Je me souviens encore...

...Ensuite Schumann, Chopin, Listz, Brahms. Jamais je ne me serais cru capable de m'asseoir ainsi pendant des heures et écouter en silence. Ecouter n'est peut-être pas le mot juste. J'avais plutôt l'impression d'assister à un combat prodigieux. Puis il y avait comme des trêves, des accalmies soudaines, et je me sentais en possession du monde, miraculeusement riche, envahi par une douceur inconnue. Il a dû me jouer ainsi tout le répertoire. Ce qui me frappa, c'est qu'il ne prononçait jamais de jugements de valeur. Il ne disait jamais: "Ceci est bon" ou "cela est mauvais". Quelques-uns diront que c'était un manque de discernement. Je ne sais. Chopin l'enthousiasmait. Etait-ce un mauvais signe? Il

jouait Tchaïkowski avec la même ferveur que si c'eût été Beethoven. Plus tard, on m'a appris que Tchaïkowski était un mauvais musicien.

Moi, le rédacteur sportif, je commençais à comprendre quelque chose... Après ces longues séances, il disait: "*Nous avons bien travaillé, allons prendre une bière*". Alors nous causions. Il me parlait de Gabriel Fauré, de Schoenberg, d'Edgard Varèse. Il me racontait toutes sortes d'histoires que je trouvais merveilleuses: comment le grand pianiste Thalberg avait jeté un défi à Listz et comment tous les deux s'étaient mis à improviser jusqu'à l'épuisement; comment Beethoven composa le credo de sa messe; pourquoi Ravel avait-il composé son concerto pour main gauche... Nous buvions ainsi de la bière jusqu'au petit matin... Il me demandait souvent de l'emmener aux joutes de hockey, au Forum. J'avais des places gratuites. Il me fallait le surveiller pour qu'il ne tombe pas du haut des gradins. Il trépignait, sautait, hurlait. C'était pour lui un jeu royal, un peu comme une corrida. Il ne manifestait pas moins d'enthousiasme aux spectacles de catch et de boxe. Bien sûr, ces soirées de haute voltige se terminaient invariablement dans quelque boîte ouverte jusqu'aux petites heures. Parfois, il me laissait pour partir discrètement avec une fille. Lorsqu'elle était belle, je la regardais du coin de l'oeil l'entraîner furtivement par le bras, rose publique, tour de liberté. Mais je faisais mine de rien. J'étais heureux. Je devenais un homme.

* * *

Je suis passé au café, un soir. Il n'était pas là. Ni les jours suivants. Je suis allé à sa chambre. On ne l'avait pas revu. Le piano à queue était disparu. Alors, je me mis à sa recherche. D'abord, les petites rues du port où il allait flâner. Puis le voisinage du marché Bonsecours... Toutes ces boîtes où on avait parlé d'éternité... Toutes ces gargottes où on avait mangé des spaghettis... Je partais chaque soir, à sa rencontre, dans ces quartiers où l'on voit son propre cafard dévorer les murs. Mais en vain. Au fond je le savais bien. Un miracle dure ce qu'il dure. Puis c'est fini. Il ne se répète pas. Mais je me sentais curieusement démuni, amoindri. Je venais de perdre une sorte de grâce. J'étais redevenu ce que j'étais avant. Un soir, une des filles me laissa entendre qu'il y avait peut-être là-dessous une histoire de drogues... Ça m'a laissé rêveur.

...Mais je me trompe. Je ne suis pas redevenu ce que j'étais avant. Ce n'est plus la même chose. Ce ne sera jamais plus la même chose. Moi, le rédacteur sportif, je ne suis plus capable d'écrire maintenant: "*Le redoutable cogneur s'avance. Il tient puissamment le bâton... Mais le lanceur se ressaisit...*" Je connais d'autres performances... Je sais d'autres combats. Ce n'est plus la même chose. Il y a des paysages de douceur et de misère, il y a des airs, il y a des mots qui m'appellent dans le brouillard. Il y a autre chose qu'aller chez Potitètos, à onze heures, attendre le journal. Il y a autre chose que boire de la bière tout seul au fond d'un enfer... Lui, il était déjà rendu où je veux aller. Moi, il faut que je me décide à partir. Pour cela, il n'est pas nécessaire d'aller au port. Il suffit de rester où l'on est.

L'autre jour, je lisais dans un journal de Boston qu'un grand pianiste tchèque était de passage dans la ville. On ajoutait qu'il avait vécu à Montréal... Peut-être que c'était lui... l'envie m'est venue de prendre le train. Puis je me suis ravisé. Qu'est-ce qu'il m'aurait dit? Moi je n'aurais pu rien lui dire. Il n'est pas nécessaire de prendre le train. Il suffit de rester où l'on est...

* * *

Il existe un bonheur inscrit au creux de l'être. On le lit, sans pouvoir l'exprimer, dans les yeux d'un ami, dans sa parole, son silence, dans un petit geste qui grandit tout à coup aux proportions d'un symbole effrayant.

Je vous convie à posséder la tournure et la taille exactes de la sagesse à vivre, immergée, comme il se doit, dans l'équivalence divine.

André BELLEAU